# PLUS VASTE QU’UN EMPIRE (1971)

Encore une nouvelle rattachée au cycle de Hain, mais bien qu’elle ne soit pas chronologiquement située, il semble d’après le contexte qu’elle se déroule après les événements décrits dans le Roi de Nivôse et la Main gauche de la nuit. En effet, il y est fait allusion non seulement à l’ansible, ce moyen de communication instantanée inventé par le physicien Shevek dans les Dépossédés, mais encore, pour la première et unique fois, à des navires plus rapides que la lumière. Celui qui emporte les explorateurs couvre en un peu plus d’une dizaine d’heures 256 années de lumière. Il sort, semble-t-il, des anciennes limites de l’Empire de Hain, et prend contact, pour la première fois peut-être, avec une forme de vie radicalement étrangère.

Mais au contraire de Stanislas Lem qui, dans Solaris et l’Invincible notamment, professe qu’il est entre l’humain et l’étranger des abîmes irréductibles, Ursula Le Guin souligne ici qu’il n’est pas pour la sensibilité d’étrangeté absolue, même s’il faut, pour rencontrer l’Autre, traverser la folie.

PLUS VASTE QU’UN EMPIRE

VOUS regardez une pendule. Elle a des aiguilles, des chiffres disposés en cercle. Les aiguilles se déplacent. Vous ne pouvez dire si elles bougent à la même vitesse ou si l’une se déplace plus vite que l’autre. Que signifie ce *que* ? Il y a un rapport entre le cercle de chiffres et les aiguilles et vous avez le nom de ce rapport sur le bout de la langue ; les aiguilles sont… quelque chose aux chiffres. Ou est-ce les chiffres qui… aux aiguilles ? Que signifie *aux* ? Ce sont des chiffres – votre vocabulaire n’a pas diminué – et bien entendu vous pouvez compter. Un deux trois quatre. Mais l’ennui c’est que vous ne pouvez les distinguer les uns des autres. Chacun est un : lui-même. Où commencer ? Chacun étant un, il n’y a pas de… mais quel est le mot, je l’avais à l’instant, la quelque chosetion entre les uns. Il n’y a rien entre. Il n’y a qu’ici, et ici, un et un. Il n’y a pas d’il y a. Maya n’est plus. Tout est ici maintenant un. Mais si tout est maintenant, ici, un, il n’y a pas de fin. Cela n’a pas commencé, cela ne peut donc finir. Oh ! seigneur, ici maintenant. Un, sors-moi de là…

J’essaie de vous décrire les sensations du passager ordinaire au cours d’un vol interstellaire par l’hyper-espace. Ce peut être pire pour certains dont le sens du temps est aigu. Pour d’autres, c’est reposant, comme ces brumes de la drogue qui libèrent l’esprit de la tyrannie des heures. Et pour d’autres encore, très rares, c’est une expérience assurément mystique, l’effondrement du temps et des rapports les menant directement à l’intuition de l’éternel. Mais le mystique est un oiseau rare. Et dans un temps paradoxal, les gens ne se rapprochent guère de Dieu que par des prières inarticulées, angoissées, pour leur délivrance.

On administrait des drogues aux passagers pour les bonds d’une certaine durée, naguère, puis on a cessé quand on s’est rendu compte des effets de la méthode. Il est évidemment impossible de déterminer ce qui peut arriver à une personne blessée, malade ou droguée pendant un vol à une vitesse qui est presque celle de la lumière. Un bond de dix années-lumière ne devrait logiquement pas troubler une personne qui a la rougeole ou une blessure par balle. Le corps ne vieillit que de quelques minutes. Alors, pourquoi sort-on du navire le malade transformé en lépreux, et le blessé devenu cadavre ? Nul ne le sait, sauf peut-être le corps, qui garde la logique de la chair et sait qu’il est resté étendu suppurant, perdant son sang ou drogué indifférent à tout pendant dix ans. Cette méthode ayant donc produit pas mal de débiles, on reconnut la réalité de l’Effet Fisher King et on cessa d’utiliser des drogues, et de transporter des malades, des blessés, des femmes enceintes. Il faut être en bonne santé pour un voyage interstellaire et il faut le supporter tel qu’il est.

Mais il n’est pas nécessaire d’être sain d’esprit.

Ce fut seulement pendant les premières décennies de la Ligue que les Terriens, peut-être pour remonter leur *ego* collectif en assez mauvais état, envoyèrent des navires faire des voyages extrêmement longs, au bout de l’univers, au-delà des étoiles et loin de tout. Ils cherchaient des mondes qui ne fussent pas encore colonisés, ensemencés par les Fondateurs de Hain, comme tous les mondes connus ; des mondes vraiment étrangers. Et tous les équipages de ces navires de reconnaissance aux confins de l’univers avaient l’esprit dérangé. Qui d’autre aurait pu partir recueillir des informations qui ne seraient reçues que quatre, cinq, ou six siècles plus tard ? Reçues par qui ? Tout cela se passant avant l’invention du communicateur instantané, ils seraient donc isolés dans l’espace et le temps. Aucun être sain d’esprit qui a expérimenté un décalage du temps de quelques décennies à peine entre des mondes proches ne se porterait volontaire pour un voyage aller-retour de cinq cents ans. Les Explorateurs fuyaient la réalité, c’étaient des inadaptés, des cinglés.

Dix d’entre eux montèrent à bord du ferry de Smeming Port, sur Pesm et firent diverses tentatives ineptes pour apprendre à se connaître mutuellement pendant les trois jours que mit le ferry pour arriver à leur navire, le Gum. Gum est un petit nom d’amitié en bas cétien, du genre de mignonne ou mon chat. Dans l’équipe, il y avait un Bas Cétien, un Cétien Velu, deux hommes de Hain, un Beldene et cinq Terriens. Le navire avait été construit sur Ceteus, mais affrété par le Gouvernement de la Terre. Son équipage disparate monta à bord en se faufilant un à un dans le tunnel de communication comme de craintifs spermatozoïdes fertilisant l’univers. Le ferry repartit. Et le navigateur mit l’astronef en marche. Il voleta quelques heures aux limites de l’espace à quelques centaines de millions de kilomètres de Pesm, puis disparut brusquement.

Quand le *Gum* réapparut dans l’espace normal après dix heures vingt-neuf minutes, ou deux cent cinquante-six ans, il était censé être dans le voisinage de l’étoile KG-E-96651. Et bien entendu, ils aperçurent la joyeuse petite tête d’épingle dorée de l’étoile. Dans un rayon de 400 millions de kilomètres, il y avait aussi quelque part une planète verdâtre, le Monde 4470, comme l’avait porté sur la carte un cartographe cétien il y avait bien longtemps de cela. Il fallait à présent que l’astronef trouve la planète. Ce qui n’était pas aussi facile que cela peut en avoir l’air, dans cette meule de foin de 400 millions de kilomètres. Et le Gum ne pouvait se promener dans l’espace planétaire à une vitesse proche de celle de la lumière. Sinon, le navire, l’étoile KG-E-96651 et le Monde 4470 pourraient bien finir dans une seule et même explosion. Il lui fallait se traîner, utilisant la propulsion par réaction, à quelques centaines de milliers de kilomètres à l’heure. Le Mathématicien-Navigateur, Asnanifoil, savait fort bien où devait se trouver la planète et pensait qu’ils pourraient l’apercevoir dans les dix jours-T. Entre-temps, les membres de l’Équipe de Reconnaissance purent apprendre à mieux se connaître.

— Je ne peux pas le souffrir, dit Porlock, le spécialiste ès sciences certaines (chimie, physique, astronomie, géologie, etc.) Et quelques gouttes de salive apparurent sur sa moustache. Cet homme est fou. Je ne puis comprendre comment on a pu le juger apte à faire partie d’une Équipe de Reconnaissance. À moins que les Autorités n’aient délibérément organisé une expérience sur les incompatibilités d’humeur dont nous serions les cobayes.

— Nous utilisons en général des hamsters et des gholes hainiens, dit poliment Mannon, spécialiste ès sciences incertaines (psychologie, psychiatrie, anthropologie, écologie, etc.), un des deux Hainiens. À la place de cobayes. Vous savez, le cas de M. Osden est très rare. En fait, c’est le premier exemple de guérison totale du syndrome de Render, variété d’autisme infantile considérée comme incurable. Le grand analyste terrien, Hammergeld, arriva à la conclusion que la cause de l’autisme dans ce cas-là était une faculté d’empathie au-dessus de la normale et trouva le traitement approprié. M. Osden est le premier patient à avoir subi ce traitement, en fait, il a vécu avec le Dr Hammergeld jusqu’à dix-huit ans. La thérapie a parfaitement réussi.

— Réussi ?

— Mais oui, il n’est certes plus autistique.

— Non, il est intolérable.

— Voyez-vous, fit Mannon, regardant d’un œil plein de douceur les gouttes de salive sur la moustache de Porlock, on a à peine conscience des réactions normales de défense et d’agression entre étrangers qui se rencontrent, disons entre vous et M. Osden, à titre d’exemple. Les habitudes, les bonnes manières, l’inattention vous les font dépasser, on a appris à les ignorer, au point qu’on en viendrait même à nier leur existence. Mais M. Osden, à cause de son empathie, les sent. Il sent ses propres sentiments et les vôtres, et a bien du mal à les distinguer les uns des autres. Disons qu’il y a un élément normal d’hostilité envers un étranger dans notre réaction émotionnelle en face de lui quand nous le rencontrons, plus une aversion spontanée pour son apparence, ses vêtements, ou sa poignée de main, peu importe. Osden sent cette aversion. Comme ses défenses autistiques ont été désapprises, il a recours à un mécanisme de défense agressif, répondant ainsi à l’agression que vous avez inconsciemment projetée sur lui. Mannon continua à jargonner un bon moment.

— Rien ne lui donne le droit d’être un tel salaud, dit Porlock.

— Il ne peut fermer le poste, il est obligé de nous écouter ? demanda Harfex, le Biologiste, un autre Hainien.

— C’est comme s’il nous écoutait, oui, dit Olleroo, la spécialiste adjointe ès sciences certaines, se penchant pour passer un vernis fluorescent sur les ongles de ses orteils. Pas de paupières sur les oreilles. Pas d’interrupteur pour l’empathie. Il entend nos sentiments, qu’il le veuille ou non.

— Sait-il ce que nous pensons ? demanda Eskwana, l’Ingénieur, regardant les autres, terrorisé.

— Non, fit sèchement Porlock. L’empathie n’est pas la télépathie. Personne n’est télépathe.

— Pourtant, dit Mannon, avec son petit sourire, juste avant que je quitte Hain, nous avons reçu un très intéressant rapport expédié d’un monde récemment découvert ; un hilfer du nom de Rocannon signale qu’il existe chez une race hominidé mutante, ce qui paraît être une technique télépathique qui se peut enseigner. Je n’en ai vu qu’un résumé dans le Bulletin des HILF, mais – et il continua sur sa lancée. Les autres avaient appris qu’ils pouvaient parler pendant que Mannon discourait, cela n’avait pas l’air de le déranger ni de l’empêcher d’entendre ce qu’ils disaient.

— Alors pourquoi nous déteste-t-il ? demanda Eskwana.

— Personne ne vous déteste, mon petit Ander, dit Olleroo, barbouillant de vernis rose fluorescent l’ongle du pouce gauche d’Eskwana, qui rougit, sourit légèrement.

— Il agit comme s’il nous haïssait, dit Haito, la Coordinatrice. Une femme à l’aspect fragile, de pure race asiatique, avec une voix surprenante, rauque, grave, douce, comme le cri d’une jeune grenouille-taureau. S’il souffre de notre hostilité, pourquoi l’augmente-t-il par des agressions, des insultes constantes ? Je ne pense pas grand bien du traitement du Dr Hammergeld, Mannon. L’autisme serait peut-être préférable… Elle se tut, Osden venait d’entrer dans la cabine centrale.

Il ressemblait à un écorché. Sa peau, anormalement blanche et fine, laissait voir veines et artères comme une carte routière ancienne en rouge et bleu. Sa pomme d’Adam, les muscles autour de sa bouche, les os et les ligaments de ses poignets, de ses mains se voyaient nettement comme si on les eût montrés pour une leçon d’anatomie. Il avait des cheveux d’un roux pâle comme du sang séché depuis longtemps. Il possédait cils et sourcils, mais visibles dans une certaine lumière seulement. On ne voyait d’ordinaire que les os des orbites, les veinules des paupières et les yeux incolores. Ni rouges, car il n’était pas vraiment un albinos, ni bleus, ni gris. Toute couleur avait été éliminée des yeux d’Osden, il ne restait qu’une froide clarté, une eau pure infiniment pénétrable. Il ne regardait jamais les gens en face et son visage était dénué d’expression, comme un dessin anatomique, la représentation d’un écorché.

— Il est vrai, dit-il de sa voix de ténor aiguë, dure, que l’autisme même serait peut-être préférable à ce brouillard d’émotions superficielles, usées, dont vous m’entourez. Pourquoi exsudez-vous tant de haine en ce moment, Porlock ? Vous ne pouvez supporter de me voir ? Allez-donc faire quelques exercices d’auto-érotisme, comme la nuit dernière, cela améliore vos vibs. Qui diable a déplacé mes bandes ? Je vous interdis de toucher à mes affaires.

— Osden, dit Asnanifoil, le Cétien velu, de son ample voix lente, pourquoi êtes-vous si désagréable ?

Ander Eskwana se fit tout petit, se couvrit le visage de ses mains. Les disputes l’effrayaient. Olleroo leva les yeux, impassible et pourtant intéressée, éternelle spectatrice.

— Et pourquoi ne le serais-je pas ? fit Osden, sans regarder Asnanifoil. Il se tenait aussi loin des autres qu’il était possible dans la cabine encombrée. Aucun de vous ne constitue en soi une raison valable de changer mon comportement.

Asnanifoil haussa les épaules. Les Cétiens ont rarement envie d’affirmer l’évidence même. Harfex, homme réservé, patient, prit la parole.

— Il est une raison cependant, et c’est que nous allons passer plusieurs années ensemble. La vie serait plus facile pour nous tous si…

— Mais ne pouvez-vous comprendre que je me fous de vous tous, tant que vous êtes ? dit Osden. Il prit ses microbandes et sortit. Eskwana s’était brusquement endormi. Asnanifoil dessinait des remous dans l’air du bout du doigt et marmonnait les nombres premiers rituels.

— On ne peut expliquer sa présence au sein de l’équipe que par un complot de la part des Autorités terriennes. Je l’ai vu presque tout de suite. Cette mission doit échouer, murmurait Harfex à la Coordinatrice, en regardant par-dessus son épaule. Porlock tapotait maladroitement la fermeture de sa braguette, les yeux pleins de larmes. Je vous ai dit qu’ils étaient tous fous, mais vous avez cru que j’exagérais.

Quoi qu’il en soit, leurs craintes n’étaient pas injustifiées. Les Explorateurs s’attendaient que leurs collègues de l’équipe fussent intelligents, instruits, instables et sympathiques. Comme il leur fallait travailler ensemble dans un espace restreint, dans des endroits dangereux, ils avaient le droit d’espérer que leurs paranoïas, dépressions nerveuses, manies, phobies et compulsions seraient assez bénignes pour permettre des rapports personnels sans problème, tout au moins la plupart du temps. Osden était peut-être intelligent, mais son instruction était rudimentaire et sa personnalité un désastre. On ne l’avait envoyé que pour son don singulier, sa faculté d’empathie : à proprement parler une réceptivité bio-emphatique embrassant un champ très étendu. Son talent ne s’appliquait pas qu’à son espèce, il pouvait détecter les émotions ou sentiments de tout ce qui sentait. Il pouvait partager la convoitise d’un rat blanc, la douleur d’un cafard écrasé et le phototropisme d’un phalène. Les Autorités avaient décidé que sur un monde étranger il serait utile de déceler s’il y avait des êtres sensibles dans les environs et quels étaient leurs sentiments envers vous.

Le titre octroyé à Osden était tout nouveau : Senteur de l’équipe.

— Qu’est-ce que l’émotion, Osden ? lui avait demandé un jour Haito Tomiko, dans la cabine de séjour, essayant de communiquer avec lui pour une fois. Qu’est-ce exactement que vous recevez grâce à votre sensibilité empathique ?

— De la boue, avait-il répondu, exaspéré, de sa voix aiguë. Les excrétions psychiques du règne animal. Je patauge dans vos matières fécales.

— J’essayais seulement d’apprendre quelque chose, dit-elle, d’un ton qu’elle jugea admirablement calme.

— Non. Vous essayiez de m’étudier, moi. Avec une certaine peur, de la curiosité et pas mal de dégoût. Comme vous piqueriez d’un bâton un chien mort pour voir les vers grouiller. Ne pourriez-vous comprendre une fois pour toutes que je ne veux pas qu’on m’approche, que je veux qu’on me laisse en paix ? dit-il élevant la voix, le visage marbré de taches rouges et pourpres. Allez donc vous roulez dans votre propre fumier, garce de jaune, hurla-t-il enfin devant son silence.

— Calmez-vous, fit-elle, toujours sereine, mais elle le quitta immédiatement pour se réfugier dans sa cabine. Naturellement, il ne s’était pas trompé sur ses motifs. Ses questions n’avaient été que prétextes, un effort pour l’intéresser. Mais quel mal y avait-il à cela ? Cet effort n’impliquait-il pas le respect de l’autre ? Au moment de lui poser sa question, elle avait éprouvé tout au plus une légère méfiance à son égard, elle l’avait surtout plaint, ce pauvre type arrogant, venimeux. M. Sans-Peau, comme l’appelait Olleroo. Qu’espérait-il, avec son comportement ? qu’on l’aimât ?

— Je crois qu’il ne peut supporter qu’on ait pitié de lui, dit Olleroo, étendue sur la couchette du bas, dorant les pointes de ses seins.

— Alors, il ne pourra jamais avoir de rapports avec les autres humains. Tout ce qu’a fait son Dr Hammergeld c’est de mettre un autisme à l’envers.

— Pauvre type, dit Olleroo. Tomiko, cela ne vous dérange pas qu’Harfex vienne un moment cette nuit ?

— Vous ne pourriez pas aller dans sa cabine ? J’en ai assez d’être obligée d’attendre dans la cabine de séjour, assise à côté de ce fichu navet épluché.

— Vous le haïssez, n’est-ce pas ? Il le sent, j’imagine. Mais j’ai dormi avec Harfex la nuit dernière déjà, et Asnanifoil pourrait devenir jaloux, puisqu’ils partagent la même cabine. Ce serait plus agréable ici.

— Couchez avec les deux, fit Tomiko avec la brutalité de la pudeur offensée. Sa sous-culture terrienne, celle de l’Asie orientale, était puritaine. Par son éducation, elle était chaste.

— Je n’aime pas en avoir plus d’un par nuit, répliqua Olleroo avec une innocente sérénité. Beldene, la planète-jardin, n’avait jamais découvert la chasteté – pas plus que la roue.

— Essayez donc Osden, alors, dit Tomiko. Son instabilité personnelle était rarement aussi évidente qu’en ce moment : elle se méfiait profondément d’elle-même et cela se manifestait par un désir de tout détruire. Elle s’était portée volontaire pour ce poste parce que, selon toute probabilité, il serait inutile.

La petite Beldene la regarda, pinceau à la main, les yeux écarquillés.

— Tomiko, c’est répugnant, ce que vous venez de dire.

— Pourquoi ?

— Ce serait ignoble, je ne suis pas attirée par Osden.

— Je ne savais pas que cela comptait pour vous, dit Tomiko, l’air indifférent, bien qu’elle le sût, naturellement. Elle rassembla quelques papiers et sortit, en disant : J’espère que vous et Harfex, ou qui que ce soit, vous aurez terminé la séance au dernier quart. Je suis fatiguée.

Olleroo pleurait. Les larmes coulaient sur les pointes dorées de ses petits seins. Elle pleurait facilement. Tomiko n’avait plus pleuré depuis l’âge de dix ans.

On n’était guère heureux dans ce navire. Mais cela s’améliora quand Asnanifoil et son ordinateur aperçurent le Monde 4470. Il était là, devant leurs yeux, joyau d’un vert sombre, comme la vérité au fond d’un puits de gravité. Comme ils regardaient grandir le disque de jade, un sentiment de solidarité naquit entre eux. L’égoïsme d’Osden, sa cruauté infaillible servaient à présent à les rapprocher les uns des autres.

— On l’a peut-être envoyé pour servir de gron-à-battre, dit Mannon. Ce que les Terriens appellent un bouc émissaire. Son influence sera peut-être bonne, après tout. Et personne ne contesta cette opinion, tant ils se montraient soucieux d’être bons les uns pour les autres.

Ils se mirent en orbite. Il n’y avait aucune lumière sur le côté sombre de la planète et sur les continents, aucune de ces lignes et agglomérations faites par les animaux qui construisent.

— Pas d’hommes, dit Harfex.

— Bien sûr que non, fit Osden d’un ton cassant. Il avait un écran pour lui tout seul et la tête dans un sac de plastique. Il affirmait que ce plastique filtrait une partie des bruits empathiques qu’il recevait des autres. Nous sommes à deux siècles-lumière des limites de l’Expansion hainienne, au-delà desquelles il n’y a pas d’hommes. Nulle part. Vous ne croyez pas que la Création aurait fait deux fois la même effroyable erreur ?

On ne lui prêtait guère attention. Tous regardaient avec affection cette immensité couleur de jade au-dessous d’eux. Où il y avait de la vie, mais pas de vie humaine. Parmi les hommes, ils étaient des inadaptés et ce qu’ils voyaient là n’était pas la désolation mais la paix. Osden lui-même n’était pas aussi impassible que d’habitude. Il fronçait les sourcils.

Descente dans le feu vers la mer ; reconnaissance aérienne ; atterrissage. Une plaine couverte de quelque chose qui ressemblait à de l’herbe aux tiges épaisses, vertes ; elle entourait le navire, effleurait les caméras extensibles, maculait de pollen les lentilles.

— Cela a l’air d’être une phytosphère à l’état pur, dit Harfex. Osden, vous décelez quelque chose de sensible ?

Ils se tournèrent tous vers le Senteur. Il avait abandonné son écran et se versait une tasse de thé. Il ne répondit pas. Il répondait rarement aux questions faites à haute voix.

La discipline militaire, avec sa raideur chitineuse, ne pouvait s’appliquer à ces équipes de savants fous. Les ordres se transmettaient, étaient exécutés d’une manière qui tenait de la procédure parlementaire et du choix individuel. Elle aurait rendu malade un officier de l’armée régulière. L’impénétrable décision des Autorités, cependant, avait donné au Dr Haito Tomiko le titre de Coordinatrice. Et elle usa pour la première fois de son droit.

— M. Osden, répondez, je vous prie, à M. Harfex.

— Comment puis-je « déceler » quoi que ce soit, dit Osden sans se retourner, avec les émotions de neuf hominidés névrosés grouillant autour de moi comme vers dans une boîte ? Quand j’aurai quelque chose à dire, je vous le dirai. Je sais quelles sont mes responsabilités, en tant que Senteur. Cependant, Mme la Coordinatrice, si vous osez encore me donner un ordre, je considérerai comme nulles ces responsabilités.

— Fort bien, M. le Senteur, j’espère qu’il ne sera plus besoin désormais de vous donner d’ordre, fit la rauque voix calme de Tomiko, mais Osden, qui lui tournait toujours le dos, eut un recul, comme si la rancune qui émanait d’elle l’avait physiquement frappé.

Les soupçons du biologiste se révélèrent fondés. Quand ils commencèrent leurs analyses, ils ne découvrirent aucun animal, pas même un microbe. Personne ne mangeait personne. Toutes les formes de vie étaient basées sur la photosynthèse, ou saprophages, vivant de lumière ou de mort, non d’une autre vie. Des plantes en nombre infini, d’espèces inconnues des visiteurs de la maison de l’Homme. De toutes les nuances de vert, de violet, de pourpre, de brun, de rouge. Dans un silence infini. Seul bougeait le vent, agitant les feuilles et les frondes, un vent chaud, frémissant dans les arbres, chargé de spores et de pollen, répandant une douce poussière vert pâle sur les savanes, les bruyères sans bruyère, les forêts sans fleurs où jamais pied ne s’était posé, qu’aucun œil n’avait jamais vues. Un monde triste et chaud, triste et serein. Les Explorateurs, errant comme des pique-niqueurs sur des plaines ensoleillées couvertes de plantes semblables à des fougères violettes, parlaient doucement. Ils savaient que leurs voix brisaient un silence d’un milliard d’années, le silence du vent et des feuilles et du vent, qui soufflait puis se taisait, pour souffler encore. Ils parlaient doucement, mais, étant humains ils parlaient.

— Pauvre vieil Osden, dit un jour Jenny Chong, biologiste et technicienne, pilotant un hélijet en route vers le pôle Nord où ils allaient travailler. Une chaîne haute-fidélité dans le cerveau et rien à capter. Quelle déception.

— Il m’a dit qu’il détestait les plantes, fit Olleroo avec un petit rire.

— Il devrait les aimer, elles ne le dérangent pas comme nous.

— Peux pas dire que je les aime beaucoup moi-même, fit Porlock, regardant au-dessous de lui les ondulations pourpres de la forêt circumpolaire du nord. Tout de même, pas d’esprit, pas de changement. Un homme seul deviendrait fou là-dedans.

— Mais tout cela vit, dit Jenny Chong, donc Osden le hait.

— Il n’est pas si méchant que ça, dit Olleroo, magnanime.

— Avez-vous jamais dormi avec lui ? demanda Porlock, lui lançant un long regard de côté.

— Vous autres, Terriens, vous êtes tous répugnants, cria Olleroo et elle éclata en sanglots.

— Non, répondit Jenny Chong, venant promptement à son secours. Et vous, Porlock ?

Le chimiste eut un petit rire gêné. Ha, ha ha. Des gouttes de salive apparurent sur sa moustache.

— Osden ne peut pas supporter qu’on le touche, dit Olleroo, d’une voix faible. Je l’ai effleuré un jour, par hasard, et il m’a repoussée comme si j’étais une chose… sale. Nous ne sommes que des choses pour lui.

— C’est le mal incarné, fit Porlock d’une voix forcée, alarmant les deux femmes. Il finira par détruire cette équipe, par la saboter d’une manière ou d’une autre. Prenez-y garde. Il n’est pas digne de vivre avec d’autres humains.

Ils atterrirent au pôle Nord. Le soleil de minuit semblait un énorme tison au-dessus de collines basses. Une herbe courte, sèche, d’un rose verdâtre, sorte de mousse, s’étendait dans toutes les directions. Ou plutôt dans une seule direction, le sud. Rendus muets par l’incroyable silence, les trois Explorateurs montèrent leurs instruments et prirent leurs échantillons, trois virus minutieux, aux contractions infimes sur le dos d’un géant immobile.

Les autres membres de l’équipe ne demandaient jamais à Osden de les accompagner comme pilote, photographe, ou pour enregistrer les données ; il ne s’offrait jamais non plus à aller avec eux, et sortait donc rarement du camp de base. Il fournissait aux ordinateurs du bord les informations botaniques classifiées de Harfex et servait d’assistant à Eskwana, qui s’occupait surtout des réparations et de l’entretien du navire. Eskwana dormait de plus en plus, vingt-cinq heures sur les trente-deux du jour de la planète, il s’assoupissait fréquemment quand il réparait une radio ou vérifiait les circuits de navigation d’un hélijet. La Coordinatrice resta un jour à bord pour les observer. Il n’y avait personne d’autre dans le navire, à part Poswet To, sujette à des crises d’épilepsie et que Mannon avait branchée sur le circuit thérapeutique, en état de catatonie préventive. Tomiko dictait des rapports aux mémoires de l’ordinateur, tout en surveillant Osden et Eskwana. Deux heures s’écoulèrent.

— Vous aurez peut-être besoin du 860 pour souder cette connexion, dit Eskwana d’une voix douce, hésitante.

— Évidemment.

— Excusez-moi. J’ai vu que vous aviez le 840 et…

— Et je le remplacerai bientôt par le 860. Quand je ne saurai plus que faire, je vous demanderai votre avis, M. l’Ingénieur.

Au bout d’une minute Tomiko tourna la tête. Eskwana dormait, la tête sur la table, un pouce dans la bouche.

— Osden.

Le visage blanc ne se détourna pas. Osden ne dit mot, mais on sentait qu’il écoutait, plein d’impatience.

— Vous ne pouvez ignorer la vulnérabilité d’Eskwana.

— Je ne suis pas responsable de ses troubles mentaux.

— Mais les vôtres vous regardent. Eskwana nous est indispensable pour notre travail ici, vous ne l’êtes pas. Si vous ne pouvez maîtriser votre hostilité, ne vous approchez plus de lui.

— Avec plaisir, fit Osden posant ses outils et se levant. Vous ne pouvez imaginer ce que c’est que d’éprouver les peurs irrationnelles d’Eskwana, fit-il de sa voix grinçante, rancunière. D’être obligé de partager son horrible lâcheté, ses craintes incessantes.

— Essayez-vous de justifier votre cruauté envers lui ? Je pensais que vous aviez plus de dignité, dit Tomiko, tremblante et pleine d’animosité. Si votre faculté d’empathie vous fait vraiment partager les souffrances d’Ander, pourquoi n’éveille-t-elle jamais en vous la compassion ?

— La compassion. Que savez-vous de la compassion ?

Elle le regarda, mais il ne voulut pas rencontrer son regard.

— Voudriez-vous que je vous décrive votre présent affect, vos émotions en ce qui me regarde ? Je puis le faire bien mieux que vous ; on m’a appris à analyser ces réactions affectives quand je les reçois. Et je les reçois, je vous l’affirme.

— Comment vous attendre à ce que j’éprouve de la sympathie pour vous quand vous vous conduisez comme vous le faites ?

— Mais quelle importance a ma conduite, qu’est-ce que ça peut changer ? Vous êtes par trop stupide. Croyez-vous que l’individu moyen soit une fontaine de tendresse humaine ? Je ne peux être que haï ou méprisé. N’étant ni femme ni lâche, je préfère être haï.

— Tout cela n’est que sottise, apitoiement sur soi-même. Tous les hommes ont…

— Mais je ne suis pas un homme. Il y a vous tous, et moi. Je suis seul.

Intimidée par ce qu’elle entrevoyait de ce solipsisme insondable, Tomiko se tut un instant puis dit, sans pitié ni malveillance, comme faisant un diagnostic :

— Vous pourriez bien vous tuer un de ces jours, Osden.

— C’est là votre manière de voir, Haito, dit-il d’un ton moqueur. Je ne suis pas sujet à des états dépressifs et le hara-kiri, ça ne m’attire pas. Que voulez-vous que-je fasse ?

— Partez. Épargnez-nous et vous en même temps. Prenez la voiture aérienne et une unité d’entrée de données et allez compter les espèces. Dans la forêt. Harfex n’a pas encore commencé le compte dans les forêts. Choisissez une zone boisée de cent mètres carrés, n’importe où, à portée de radio. Mais hors de portée de l’empathie. Faites votre rapport à huit et vingt-quatre heures chaque jour.

Osden partit, et pendant cinq jours on ne reçut de lui que des messages laconiques, biquotidiens, indiquant que tout allait bien. Au camp, l’humeur changea comme sur une scène de théâtre changeant les décors. Eskwana resta éveillé jusqu’à dix-huit heures par jour. Poswet To sortit son luth stellaire et chanta les harmonies célestes (musique qui avait rendu fou le pauvre Osden). Mannon, Harfex, Jenny Chong, et Tomiko cessèrent de prendre des tranquillisants. Porlock distilla quelque chose dans son laboratoire et s’enivra tout seul. Le lendemain, il eut un beau mal de crâne. Asnanifoil et Poswet To célébrèrent toute une nuit l’Épiphanie numérique, orgie mystique à base de mathématiques supérieures et le plus grand plaisir de l’âme religieuse des Cétiens. Olleroo dormit avec tout le monde. Le travail avança.

Le savant spécialiste ès sciences certaines courait vers le camp peinant dans les hautes tiges charnues des graminiformes.

— Quelque chose… dans la forêt, fit-il essoufflé, les yeux exorbités, la moustache et les doigts tremblants ! Quelque chose de gros. Qui bougeait derrière moi. Je posais une borne-repère, j’étais penché en avant. Ça s’est précipité sur moi, comme si ça se balançait dans les arbres pour me sauter dessus. Derrière moi. Il regardait les autres de ses yeux assombris par la terreur et l’épuisement.

— Asseyez-vous, Porlock et calmez-vous. Attendez un instant. Bon. Racontez-nous ça de nouveau. Vous avez vu quelque chose.

— Je ne l’ai pas vu clairement. Juste le mouvement. Résolu. Un… une… je ne sais ce que c’était. Quelque chose qui pouvait se mouvoir. Dans les arbres – les arboriformes – quel que soit le nom que vous leur donnez. À l’orée de la forêt.

— Rien ici ne peut vous attaquer, dit Harfex, sévère. Porlock, il n’y a même pas de micro-organismes. Il ne peut pas y avoir de gros animal.

— Vous avez peut-être vu tomber brusquement un épiphyte ? Une plante grimpante qui se serait détachée d’un arbre derrière vous ?

— Non. Cela descendait vers moi, à travers les branches, et vite. Quand je me suis retourné, cela est reparti, a remonté. Cela a fait un bruit, comme si on écrasait quelque chose. Si ce n’était pas un animal, Dieu sait ce que c’était ! C’était gros, aussi gros qu’un homme, au moins. D’une couleur rougeâtre, peut-être, je n’ai pas pu le voir, je n’en suis pas sûr.

— C’était Osden qui jouait les Tarzan, dit Jenny Chong avec un petit rire nerveux. Tomiko réprima, elle, un rire bête et trop fort. Mais Harfex ne souriait pas.

— On se sent vite mal à l’aise sous les arboriformes, dit-il de sa voix polie, délibérément calme. Je l’ai déjà remarqué. C’est peut-être bien pour cela que j’ai retardé le moment de travailler dans les forêts. Il y a quelque chose d’hypnotisant dans les couleurs et l’espacement des tiges et des branches, particulièrement dans celles qui sont disposées en hélice. Et les sacs contenant les spores sont séparés par des espaces si réguliers que cela semble anormal. Subjectivement parlant, je trouve cela fort désagréable. Je me demande si un effet de ce genre, ou plus fort, n’aurait pas pu provoquer une hallucination…

— C’était là, dit Porlock, secouant la tête et s’humectant les lèvres. Quelque chose. Qui bougeait délibérément. Qui essayait de m’attaquer par-derrière.

Quand Osden les appela, ponctuel comme toujours, à vingt-quatre heures cette nuit-là, Harfex lui parla du récit de Porlock.

— Avez-vous rencontré quoi que ce soit, M. Osden, qui puisse venir à l’appui des impressions de M. Porlock ? Y aurait-il dans la forêt une forme de vie mobile et sensible ?

— Non. Pure connerie, fit la voix désagréable d’Osden, et il y eut un petit sifflement sardonique dans la radio.

— Vous êtes resté dans la forêt plus longtemps qu’aucun de nous, dit Harfex avec une politesse imperturbable. J’ai l’impression que l’atmosphère de la forêt a un effet assez troublant, peut-être hallucinogène, sur les perceptions. Êtes-vous de cet avis ?

— Ce que je crois – et la radio eut un autre sifflement – c’est que les perceptions de Porlock sont facilement troublées. Gardez-le dans le labo. Il y sera moins dangereux. C’est tout ?

— Oui, pour l’instant, répondit Harfex et Osden coupa la communication.

Personne ne pouvait croire à l’histoire de Porlock, personne non plus ne pouvait la mettre totalement en doute. Il restait persuadé que quelque chose de gros avait essayé de l’attaquer par surprise. Il était difficile de le nier, ils se trouvaient tous sur un monde étranger, et ceux qui étaient entrés dans la forêt avaient éprouvé un frisson, une sorte de pressentiment sous les « arbres ». (Vous pouvez les appeler des « arbres » avait déclaré Harfex. Ils ressemblent aux nôtres tout en étant entièrement différents.) Tous s’accordaient pour dire qu’ils s’étaient sentis mal à l’aise, avaient eu l’impression que quelque chose, derrière eux, les guettait.

— Il faut éclaircir cette affaire, déclara Porlock et il demanda à être envoyé temporairement dans la forêt en tant qu’assistant-biologiste, comme Osden, pour explorer, observer. Olleroo et Jenny Chong s’offrirent également à y aller si elles pouvaient partir ensemble. Harfex les envoya donc tous dans la forêt près de laquelle ils campaient, immense étendue boisée couvrant les quatre cinquièmes du continent D. Il leur interdit de prendre des armes. Ils devaient rester dans un rayon de cinquante kilomètres, zone où se trouvait également Osden en ce moment. Ils communiquèrent deux fois par jour avec le camp, pendant trois jours. Porlock déclara avoir aperçu une sorte de grande forme qui se tenait à demi debout et se déplaçait parmi les arbres de l’autre côté du fleuve. Olleroo était sûre d’avoir entendu quelque chose qui bougeait près de sa tente, la deuxième nuit.

— Il n’y a pas d’animaux sur cette planète, disait Harfex, obstiné.

Puis un matin, il n’y eut pas d’appel d’Osden.

Tomiko n’attendit même pas une heure avant de s’envoler avec Harfex vers la région où Osden avait dit se trouver la veille au soir. Mais l’affolement, le désespoir l’envahirent quand l’hélijet plana au-dessus d’une mer de feuilles amarante, illimitée, impénétrable.

— Comment le retrouver là-dedans ?

— Il nous a dit qu’il avait atterri au bord du fleuve. Il faut découvrir la voiture aérienne. Le camp ne sera pas loin, et il n’aura pu s’en éloigner beaucoup. Compter les espèces est un travail qui n’avance pas vite. Voici le fleuve.

— Voici la voiture, dit Tomiko, apercevant un éclair métallique, étranger à ce monde de couleurs et d’ombres végétales. Allons-y.

Elle arrêta l’hélijet qui continuerait à planer automatiquement, et lança l’échelle par la portière. Harfex et elle descendirent. L’océan de vie se referma sur leurs têtes.

Quand ses pieds touchèrent le sol de la forêt, elle ouvrit l’étui de son pistolet. Puis, jetant un coup d’œil à Harfex, qui ne portait pas d’arme, elle laissa la sienne où elle était. Mais sa main ne cessait de remonter vers l’étui. Dès qu’ils furent à quelques mètres du fleuve lent et brun, tout bruit cessa. On y voyait à peine. Des troncs immenses se dressaient assez loin les uns des autres, à des intervalles presque réguliers, et presque tous semblables. L’écorce en était molle, certains polis, d’autres d’apparence spongieuse, gris ou bruns ou d’un brun verdâtre, entourés de plantes grimpantes aux tiges grosses comme des câbles, et festonnés d’épiphytes, étalant leurs branches raides, enchevêtrées, couvertes d’énormes feuilles vert sombre en forme de soucoupe qui formaient un toit de vingt à trente mètres d’épaisseur. Sous leurs pieds, le sol était élastique comme un matelas, avec des nœuds de racines, et parsemé de petites plantes aux feuilles charnues.

— Voici la tente, dit Tomiko, intimidée par le son de sa voix dans cette immense communauté de muets. Ils trouvèrent sous la tente le sac de couchage d’Osden, quelques livres, une boîte de rations. Nous devrions l’appeler, crier, pensa-t-elle, mais elle n’en dit mot à Harfex, qui se taisait aussi. Ils firent le tour de la tente, s’en éloignèrent en prenant garde de ne pas se perdre de vue au milieu des présences debout, serrées les unes contre les autres, dans l’obscurité étouffante. Elle trébucha sur le corps d’Osden à trente mètres de la tente, elle avait été guidée jusque-là par une tache blanche, un carnet de notes qu’il avait laissé tomber. Il était étendu face contre terre entre deux arbres aux énormes racines, la tête et les mains couvertes de sang séché. Un peu de sang coulait encore d’une blessure.

Harfex arriva près d’elle, son teint pâle de Hainien verdâtre dans la demi-obscurité.

— Il est mort ?

— Non. On l’a frappé, assommé par derrière. Tomiko tâtait le crâne sanglant, la nuque, les tempes. Avec une arme ou un outil. Je ne sens pas de fracture.

Quand elle tourna le corps d’Osden, pour pouvoir le soulever, il ouvrit les yeux. Elle le soutint, se pencha près de son visage. Avec effort ses lèvres pâles se tordirent pour parler. Un peur mortelle envahit Tomiko, elle hurla deux ou trois fois, se releva, tenta de s’enfuir, traînant les pieds, trébuchant dans les terribles ténèbres. Harfex put la rattraper, et quand il la toucha, lui parla, son affolement diminua.

— Qu’y a-t-il, qu’y a-t-il ?

— Je ne sais pas, fit-elle, sanglotant, le cœur battant encore à grands coups, la vue brouillée. La peur… la… je me suis affolée, quand j’ai vu ses yeux.

— Nous sommes tous les deux nerveux. Je ne comprends pas…

— Je vais bien à présent. Venez. Il faut le soigner.

Avec une hâte insensée, ils traînèrent Osden jusqu’au bord du fleuve, passèrent une corde sous ses bras et le montèrent dans l’hélijet suspendu comme un sac, agité de contractions, au-dessus de la sombre mer de feuillage visqueux. Une fois dans la cabine, ils partirent immédiatement. Une minute après ils volaient au-dessus de la prairie. Tomiko passa au pilotage automatique. L’appareil se dirigea vers le camp. Elle eut un profond soupir et ses yeux rencontrèrent ceux d’Harfex.

— J’étais si terrifiée que j’ai failli m’évanouir. Cela ne m’était jamais arrivé.

— J’ai aussi éprouvé… une peur irraisonnée, dit le Hainien, et à la vérité, il semblait vieilli, profondément troublé. Pas aussi forte que la vôtre, mais tout aussi peu raisonnable.

— Ce fut surtout au moment où je l’ai touché, où je le soutenais. Il m’a paru être conscient un instant.

— De l’empathie ? J’espère qu’il pourra nous dire s’il a vu ce qui l’a attaqué.

Osden, comme un mannequin brisé couvert de sang et de boue, était à demi allongé là où ils l’avaient déposé à la hâte sur les sièges arrière, ne désirant qu’une chose, sortir de la forêt.

Quand ils furent de retour au camp, l’affolement se propagea. L’inefficace brutalité de l’attaque était sinistre, déroutante. Comme Harfex niait avec entêtement qu’il y eût un forme de vie animale sur la planète, ils commencèrent à faire des hypothèses sur l’existence de plantes sensibles, de monstres végétaux, de projections psychiques. La phobie latente de Jenny Chong se réveilla et elle ne put parler que de sombres egos qui suivaient partout les gens. Avec Olleroo et Porlock, elle avait été rappelée au camp et personne n’avait envie d’en ressortir.

Osden avait perdu beaucoup de sang pendant les deux ou trois heures où il était resté étendu seul dans la forêt ; commotionné, souffrant de graves contusions, le choc l’avait plongé dans un demi-coma. Quand il en émergea, il eut de la fièvre et appela plusieurs fois le « Docteur » d’une voix plaintive. Le docteur Hammergeld… Quand il reprit pleinement conscience, deux longues journées après, Tomiko fit venir Harfex dans la cabine.

— Osden, pouvez-vous nous décrire ce qui vous a attaqué ?

Les yeux pâles clignotèrent, regardèrent au-delà d’Harfex.

— Vous avez été attaqué, dit doucement Tomiko. Le regard sournois était horriblement familier, mais elle était doctoresse et devait protéger ceux qui souffraient. Vous ne vous le rappelez peut-être pas encore. Quelque chose vous a attaqué. Vous étiez dans la forêt.

— Ah ! cria-t-il, et ses yeux brillèrent et son visage se crispa. La forêt… dans la forêt…

— Qu’y a-t-il dans la forêt ?

Il haletait. Il eut l’air de reprendre ses esprits.

— Je ne sais pas, dit-il au bout d’un instant.

— Avez-vous vu ce qui vous a attaqué ? demanda Harfex.

— Je ne sais pas.

— Vous le rappelez-vous à présent ?

— Je ne sais pas.

— Nos vies peuvent en dépendre, il faut que vous nous disiez ce que vous avez vu.

— Je ne sais pas, dit Osden, faible, sanglotant. Il se sentait en vérité trop faible pour dissimuler le fait qu’il cachait la réponse.

Pourtant, il ne voulut rien dire. Non loin de là, Porlock mordillait sa moustache couleur poivre, essayant d’entendre ce qui se passait dans la petite cabine.

— Vous allez nous le dire, fit Harfex se penchant sur Osden, et Tomiko dut le repousser.

Harfex se maîtrisa avec un effort pénible à voir. Il partit en silence dans sa cabine, où sans aucun doute il prit double ou triple dose de tranquillisants. Les autres membres de l’équipe, disséminés dans le grand bâtiment fragile contenant un long hall central et dix cabines-chambres à coucher, ne disaient rien, mais semblaient déprimés et nerveux. Comme toujours Osden, même à présent, les tenait tous à sa merci. Tomiko le regarda, envahie par une haine qui lui brûla la gorge comme de la bile. Ce monstrueux égotisme qui se nourrissait des émotions des autres, cet égoïsme total, c’était pire qu’une hideuse difformité de la chair. Comme un monstre congénital, il n’eût pas dû vivre. Il ne devrait pas être en vie. Il eût dû mourir. Pourquoi ne lui avait-on pas fendu la tête ?

Étendu, blême, ses mains impuissantes le long de lui, ses yeux incolores grands ouverts, il pleurait. Tomiko alla brusquement vers lui. Il essaya de reculer.

— Non, fit-il, d’une voix rauque, faible. Il tenta de lever les mains pour se protéger la tête. Non.

Elle s’assit sur le tabouret pliant à côté de la couchette, et au bout d’un instant posa la main sur celle d’Osden. Il essaya de la repousser mais il n’en avait plus la force. Un long silence s’établit.

— Osden, murmura-t-elle, je suis désolée, profondément désolée. Je veux que vous guérissiez. Je vous veux du bien. Je ne veux pas vous faire de mal. Écoutez-moi. Je le vois à présent. C’était l’un d’entre nous, n’est-ce pas ? Ne me répondez pas, dites-moi seulement si je me trompe ? Mais j’ai raison. Il y a des animaux sur cette planète : dix. Peu importe qui c’était, cela m’est égal, c’eût pu être moi il y a un instant, je m’en rends compte. Je n’avais pas compris, Osden, vous ne pouvez deviner à quel point il nous est difficile de comprendre… mais, écoutez. Si l’amour remplaçait la haine, la peur… il n’y a jamais d’amour ?

— Non.

— Pourquoi pas ? Pourquoi n’existerait-il jamais ? Les êtres humains sont-ils si faibles ? C’est terrible. Peu importe, ne vous inquiétez pas. Restez calme. En ce moment au moins, il n’y a pas de haine entre nous, mais de la sympathie, de la sollicitude ; de la bienveillance. Vous te sentez, Osden ? Est-ce cela que vous sentez ?

— Entre autres choses, dit-il à voix très basse.

— Des bruits venant de mon inconscient, je suppose. Et il y a tous les autres dans la salle. Écoutez, quand nous vous avons trouvé dans la forêt, quand j’ai essayé de vous retourner, vous avez à moitié repris conscience et j’ai eu horreur de vous. Une minute, je fus folle de peur. Est-ce que j’ai senti votre crainte de moi ?

— Non.

Elle avait toujours une main sur celle d’Osden, il était détendu, glissait vers le sommeil, comme un homme qui souffre et à qui on a donné quelque chose pour calmer ses douleurs.

— La forêt, murmura-t-il, et elle eut de la peine à le comprendre, la forêt a peur.

Elle ne le pressa plus de parler, garda sa main dans la sienne et le regarda s’endormir. Elle savait ce qu’elle éprouvait, ce qu’il devait donc éprouver. Elle en était sûre : il n’est qu’une seule émotion, un état de l’être, qui puisse ainsi en un moment devenir son contraire. En grand hainien il n’y a en vérité qu’un seul mot, ontá, pour l’amour et la haine. Elle n’aimait pas Osden bien entendu, c’était là chose fort différente. Ce qu’elle éprouvait pour lui, c’était de la ontá le contraire de la haine. Elle tenait sa main, un courant passait entre eux, l’extraordinaire électricité du contact qu’il avait toujours redoutée. Dans son sommeil, les muscles autour de sa bouche, d’abord semblables à un dessin anatomique, se détendirent et Tomiko vit sur son visage ce qu’aucun d’entre eux n’avait jamais vu, un sourire, qui s’éteignit. Il dormait toujours.

Il était solide. Le lendemain, il s’assit, affamé. Harfex souhaitait l’interroger, mais Tomiko l’en empêcha. Elle suspendit un rideau de plastique devant la porte de la cabine comme Osden le faisait souvent.

— Est-ce que cela vous empêche vraiment de capter empathiquement nos émotions ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit-il de cette voix sèche, de ce ton prudent qu’ils utilisaient à présent tous deux.

— Ce n’est qu’un avertissement, alors ?

— En partie. Et aussi une thérapeutique fondée sur la suggestion. Le Dr Hammergeld croyait cela efficace. Cela réussit peut-être. Il y avait eu de l’amour autrefois. Un enfant terrifié, suffoquant dans le raz de marée, les coups de boutoir des énormes émotions des adultes, un enfant qui se noyait et qu’un homme avait sauvé. Un homme lui avait appris à respirer, à vivre, lui avait tout donné, protection, amour. Il avait été père, mère et Dieu. Il n’y en avait pas eu d’autre.

— Vit-il encore ? avait demandé Tomiko, pensant à l’incroyable solitude d’Osden et à l’étrange cruauté des grands médecins. Elle avait été choquée en entendant son petit rire forcé, métallique.

— Il est mort il y a au moins deux siècles et demi. Avez-vous oublié où nous sommes, Mme la Coordinatrice ? Nous avons tous laissé nos petites familles derrière nous.

Les autres êtres humains du Monde 4470 bougeaient indistinctement derrière le rideau de plastique. Ils parlaient à voix basse, inquiets. Eskwana dormait, Poswet To était de nouveau soignée, Jenny Chong essayait de distribuer les lumières dans sa cabine pour ne pas avoir d’ombre.

— Ils ont tous peur, dit Tomiko. Ils ont tous leur idée sur ce qui vous a attaqué. Une sorte de pomme de terre-singe, un énorme plant d’épinard pourvu de crocs, je ne sais pas. Même Harfex. Vous avez peut-être raison de ne pas les obliger à voir la vérité. Perdre confiance en les autres, ce serait pire. Mais pourquoi sommes-nous tous si tremblants, incapables de regarder les faits en face, si prompts à perdre tout empire sur nous-mêmes ? Sommes-nous vraiment tous fous ?

— Nous le serons bientôt davantage.

— Pourquoi ?

— Il y a quelque chose, dit Osden, et il ferma la bouche, les muscles de ses lèvres se raidirent.

— Quelque chose qui sent ? Dans la forêt ?

— Oui.

— Est-ce cela, alors, qui…

— C’est la peur. Il eut de nouveau l’air inquiet, s’agita. Quand je suis tombé, vous savez, je n’ai pas perdu conscience immédiatement. Ou j’ai repris conscience de temps à autre, je ne sais. J’étais comme paralysé.

— Vous l’étiez vraiment.

— J’étais par terre et ne pouvais me relever, le visage dans cet humus mou, ce terreau de feuilles. J’en avais dans les narines, les oreilles, je ne pouvais bouger, ni voir, comme si j’étais déjà dans le sol, enfoncé en lui, faisant partie de lui. Je savais que je me trouvais entre deux arbres, bien que je ne les eusse pas vus. Je sentais les racines, je suppose. Mes mains étaient couvertes de sang, je le sentais, et le sang rendait poisseuse la terre autour de mon visage. Je sentis la peur. Elle ne cessa de grandir. Comme s’ils avaient finalement su que j’étais là, étendu sur eux, sous eux, parmi eux, moi, cette chose qu’ils craignaient, et pourtant, partie de leur peur même. Je ne pouvais cesser de leur renvoyer leur peur, elle grandissait je ne pouvais bouger, me sauver. Je m’évanouissais, la peur me faisait revenir à moi et je ne pouvais toujours pas bouger. Pas plus qu’eux.

— Ils ? Qui sont-ils, Osden ? demanda Tomiko, parcourue d’un frisson glacé, les cheveux prêts à se hérisser, toutes les manifestations de la terreur prêtes à se déclencher.

— Ils, ça… je ne sais. La peur.

— Mais de quoi parle-t-il ? demanda Harfex quand Tomiko lui résuma cette conversation. Elle ne voulait pas lui permettre d’interroger Osden, elle devait le protéger des assauts des fortes émotions réprimées du Hainien. Malheureusement cela alimentait le lent feu de l’angoisse paranoïde brûlant dans le pauvre Harfex et il croyait que Tomiko et Osden se liguaient contre lui et cachaient quelque fait très important qui pouvait mettre en péril le reste de l’équipe.

— C’est comme l’aveugle qui veut décrire un éléphant. Pas plus que nous, Osden n’a vu ni entendu le… la chose sensible.

— Mais il l’a sentie, ma chère Haito, dit Harfex, avec une fureur mal réprimée. Et pas empathiquement. Mais sur le crâne. C’est venu et ça l’a jeté à terre et ça l’a frappé avec un instrument contondant. Et il n’a rien aperçu ?

— Et qu’aurait-il vu, Harfex ? demanda Tomiko, mais il ne voulut pas entendre son ton lourd de sens, il avait comme les autres décidé de ne pas comprendre. Ce que l’on craint est différent de nous. Le meurtrier vient du dehors, c’est un étranger, non l’un d’entre nous. Le mal n’est pas en moi.

— Le premier coup lui a fait perdre connaissance, dit Tomiko, d’une voix lasse. Il n’a rien vu. Mais quand il a repris conscience, seul dans la forêt, il a senti une grande peur. Pas la sienne, mais un affect empathique. Il en est certain. Et certain que ce n’était rien qu’il pût capter d’aucun d’entre nous. Donc, d’évidence, les formes de vie autochtones ne sont pas toutes insensibles.

— Vous essayez de me faire peur, Haito, dit Harfex, la regardant d’un air sévère. Je ne comprends pas vos mobiles. Il se leva, partit vers son laboratoire, marchant lentement, raide comme un homme de quatre-vingts ans, et il n’en avait que quarante.

Elle se tourna vers les autres, en désespoir de cause. Elle avait conscience que ses nouveaux rapports fragiles, mais profonds, avec Osden, lui donnaient des forces. Mais si même Harfex perdait la tête, qui pourrait rester sain d’esprit ? Porlock et Eskwana étaient enfermés dans leurs cabines, les autres travaillaient, s’occupaient. Leurs positions avaient quelque chose de bizarre. Un instant la Coordinatrice ne put comprendre pourquoi, puis elle vit qu’ils étaient tous assis face à la forêt proche. Olleroo, qui jouait aux échecs avec Asnanifoil, avait poussé sa chaise au point qu’elle se trouvait presque à côté de lui.

Haito alla voir Mannon qui disséquait un nœud de racines brunes semblables à des pattes d’araignée. Et lui demanda de rechercher le schéma explicatif de leurs attitudes. Il le trouva immédiatement et dit avec un laconisme inhabituel : « Ils guettent l’ennemi. »

— Quel ennemi ? Qu’éprouvez-vous, Mannon ? Elle mit soudain son espoir en lui, un psychologue ; il pourrait peut-être l’aider en cet obscur domaine d’allusions et d’empathies où les biologistes s’égaraient.

— J’éprouve une forte angoisse nettement orientée dans l’espace. Je ne suis pas un empathe, cette angoisse s’explique donc en termes du stress produit par une situation particulière, l’attaque contre un membre de l’équipe dans la forêt, ainsi que du stress produit par la situation globale, ma présence dans un milieu qui m’est totalement étranger et pour lequel le mot « forêt » fournit une métaphore inévitable, par ses connotations archétypiques.

Des heures plus tard, Tomiko fut réveillée par les hurlements d’Osden qui avait un cauchemar. Mannon le calmait. Et elle se replongea dans ses propres rêves où dans les ténèbres nul sentier ne se trouvait. Au matin Eskwana ne se réveilla pas. Les stimulants n’agirent point. Il se cramponnait à son sommeil, glissait de plus en plus en arrière, marmonnant doucement de temps à autre jusqu’à ce que, ayant totalement régressé, il restât couché en rond, le pouce dans la bouche ; absent.

— Deux jours. Deux d’entre nous abattus, dix petits nègres, neuf petits nègres, dit Porlock.

— Et vous serez le prochain, fit sèchement Jenny Chong. Allez donc analyser votre urine, Porlock.

— Il nous rend tous fous, dit Porlock, en se levant, agitant le bras gauche. Vous ne le sentez pas ? Miséricorde, êtes-vous tous sourds et aveugles ? Vous ne sentez pas ce qu’il fait, les émanations ? Tout vient de lui, de sa pièce, de son esprit. Il va nous rendre fous de peur.

— Qui ? fit Asnanifoil, se dressant au-dessus du petit Terrien, sombre, velu, impressionnant.

— Dois-je dire son nom ? C’est Osden, Osden, Osden. Pourquoi croyez-vous que j’ai essayé de le tuer ? En légitime défense. Pour nous sauver tous. Parce que vous ne voulez pas voir ce qu’il nous fait. Il a saboté la mission en nous obligeant à nous quereller, à présent il veut tous nous rendre fous, en projetant sa peur sur nous, pour que nous ne puissions dormir ou penser, comme une puissante radio qui ne fait aucun bruit mais émet constamment et on ne peut penser ni dormir. Haito et Harfex sont déjà dominés par lui, mais vous pouvez encore être sauvés. Je n’ai pas pu faire autrement.

— Et vous n’avez pas réussi votre coup, dit Osden, debout sur le seuil, demi-nu, enveloppé de pansements, les côtes saillantes. J’aurais pu me faire plus de mal moi-même. Sacré nom, ce n’est pas moi qui vous terrorise, Porlock, c’est quelque chose, là-bas, dans les bois.

Porlock fit un faible effort pour se jeter sur Osden, mais Asnanifoil le retint, le maîtrisa facilement pendant que Mannon lui faisait une piqûre calmante. On l’enferma dans sa cabine, hurlant on ne sait quoi sur des radios géantes. Le calmant fit son effet en une minute et il rejoignit Eskwana dans le paisible silence de l’inconscience.

— Bon, fit Harfex, à présent, par tous mes dieux, vous allez nous dire ce que vous savez.

— Je ne sais rien, répondit Osden. Il avait l’air très las, au bord de l’évanouissement. Tomiko le fit s’asseoir avant de parler. J’étais depuis trois jours dans la forêt quand j’ai cru capter de temps en temps une sorte de faible affect.

— Pourquoi n’en avez-vous pas parlé ?

— Je croyais que je devenais cinglé comme vous tous.

— Vous auriez dû également signaler cela.

— Vous m’auriez fait rentrer au camp, je n’aurais pu le supporter. Vous comprenez bien que ce fut une grave erreur que de me mettre dans l’équipe de cette mission. Je suis incapable de vivre enfermé dans un petit espace avec neuf autres personnes névrosées. J’ai eu tort de me porter volontaire pour l’Exploration et les Autorités ont eu tort de m’accepter.

Personne ne dit mot. Mais Tomiko vit avec netteté cette fois-ci le mouvement de recul d’Osden, la contraction des muscles du visage, quand il comprit qu’ils étaient tous d’accord pour regretter amèrement qu’il fût là.

— D’ailleurs, je ne voulais pas rentrer au camp, parce que j’étais curieux. Même si je devenais fou, comment aurais-je pu capter des affects empathiques quand il n’y avait pas de créatures pour les émettre ? Ils n’étaient pas désagréables, alors. Très vagues. Bizarres. Comme un courant d’air dans une pièce close, une lueur aperçue du coin de l’œil. Rien, vraiment.

Un moment le fait qu’ils l’écoutaient l’avait soutenu. Ils entendaient, donc il parlait. Il était totalement à leur merci. S’ils le détestaient, il lui fallait être haïssable, s’ils se moquaient de lui, il devenait grotesque, s’ils l’écoutaient, il était un conteur. Impuissant, il obéissait aux exigences de leurs émotions, réactions, humeurs. Et ils étaient sept. Trop nombreux pour qu’il pût leur tenir tête. Il était donc constamment renvoyé de l’un à l’autre, selon leurs caprices. Il ne pouvait trouver en face de lui la cohérence. Même pendant qu’il parlait, les tenait captifs, l’un ou l’autre laissait vagabonder ses pensées. Olleroo se disait peut-être qu’il ne manquait pas de séduction, Harfex cherchait un motif secret à ses paroles, l’esprit d’Asnanifoil, qui ne pouvait longtemps s’attaquer au concret, s’envolait vers la paix éternelle des nombres, et Tomiko était distraite, par sa peur, sa pitié pour lui. La voix d’Osden se troubla. Il perdit le fil de son récit.

— J’ai pensé… que ce devait être les arbres, dit-il et il se tut.

— Ce ne sont pas les arbres, affirma Harfex. Ils n’ont pas plus de système nerveux que les plantes venant de Hain, sur Terre.

— Les arbres vous empêchent de voir la forêt, comme ils disent sur Terre, fit alors Mannon, avec un sourire espiègle. Harfex le regarda fixement. Et que pensez-vous de ces nœuds de racines qui nous intriguent depuis vingt jours ?

— Et vous ?

— Ce sont sans aucun doute des connexions. Des connexions entre les arbres. D’accord ? Bon. Alors, supposons, ce qui est peu probable, que vous ne connaissiez rien de la structure du cerveau des animaux. Et qu’on vous donne à examiner un axone, une cellule gliale. Pourriez-vous découvrir ce que c’est ? Verriez-vous que cette cellule est capable de sentir ?

— Non. Parce qu’elle en est incapable. Une cellule individuelle ne peut que répondre mécaniquement à un stimulus. Pas plus. Admettriez-vous comme hypothèse que les arboriformes individuels sont les « cellules » d’une sorte de cerveau, Mannon ?

— Pas exactement. Je vous fais seulement remarquer qu’ils sont tous reliés les uns aux autres, par le système des nœuds de racines et par vos épiphytes verts dans les branches. Système d’une complexité, d’une étendue incroyables. Même les « herbes » de la prairie ont ces racines connectives, n’est-ce pas ? Je sais que la faculté de sentir, l’intelligence, n’est pas une chose, qu’on ne peut la trouver dans les cellules du cerveau ni l’analyser à partir d’elles. C’est une fonction des cellules reliées entre elles, communiquant, c’est, en un sens, la liaison même, la succession des communications. Je n’essaie pas de dire qu’elle existe, elle n’existe pas. Je crois seulement qu’Osden pourrait nous la décrire.

Et Osden, reprenant cette idée, se mit à parler comme en transe.

— Sensibilité sans les sens. Aveugles, sourds, sans nerfs, immobiles. Une certaine excitabilité, réponse au contact, au soleil, à la lumière, à l’eau, aux éléments chimiques dans la terre autour des racines. Rien de compréhensible pour un esprit animal. Présence sans esprit. Conscience d’être sans objet ni sujet. Nirvâna.

— Alors pourquoi captez-vous de la peur ? demanda Tomiko à voix basse.

— Je ne sais pas. Je ne vois pas comment pourrait naître la conscience des objets, des autres : une réponse sans perception… Mais il y avait, pendant des jours, un malaise. Et quand je me suis trouvé étendu entre deux arbres, avec mon sang sur leurs racines, c’est devenu de la peur, rien que de la peur, fit Osden d’une voix aiguë, le visage luisant de sueur.

— Si une telle fonction existait, dit Harfex, elle ne serait pas capable de concevoir une entité matérielle, mobile, ni d’y répondre. Elle ne pourrait pas plus être consciente de nous que nous ne pouvons « prendre conscience » de l’infini.

— « Le silence de ces espaces infinis m’effraie », murmura Tomiko. Pascal a eu conscience de l’infini. Grâce à la peur.

— Pour une forêt, dit Mannon, nous pourrions être comme un incendie. Des ouragans. Le danger. Ce qui se déplace rapidement est dangereux pour une plante. Les sans-racines seraient étrangers, terribles. Et si cela est esprit, il ne semble que trop probable que cela puisse avoir conscience d’Osden dont le propre esprit entre en communication avec tous les autres, tant qu’il est lui-même conscient, et qui était étendu là-bas, dans les douleurs et la terreur, au sein de la forêt, en la forêt même. Comment s’étonner qu’elle ait eu peur.

— Non pas « elle », dit Harfex. Il n’y a pas d’être, pas de créature énorme, pas de personne. Il ne pourrait tout au plus y avoir qu’une fonction…

— Il n’y a qu’une peur, dit Osden.

Ils se turent un instant, écoutant le silence du monde extérieur.

— Et c’est cela que je sens tout le temps derrière moi, qui s’approche ? demanda Jenny Chong, abattue.

— Vous le sentez tous, affirma Osden, si sourds que vous soyez. Eskwana est le plus atteint, car il a en fait une certaine faculté d’empathie. Il pourrait émettre, s’il apprenait comment faire, mais il est trop faible et ne sera jamais qu’un médium.

— Écoutez, Osden, dit Tomiko, vous pouvez émettre. Alors, faites-le, dites à la forêt, à la peur, là-bas, que nous ne lui ferons pas de mal. Puisqu’elle a, ou qu’elle est, une sorte d’affect que nous ressentons comme une émotion, ne pouvez-vous lui transmettre en retour un message : nous sommes inoffensifs, bienveillants ?

— Vous devriez savoir que personne ne peut émettre un faux message empathique, Haito. On ne peut transmettre ce qui n’existe pas.

— Mais nous ne lui voulons pas de mal, nous sommes bienveillants.

— Vraiment ? Dans la forêt, quand vous m’avez emporté, vos sentiments étaient-ils amicaux ?

— Non, j’étais terrifiée, mais c’était la forêt, les plantes, ce n’était pas ma propre peur, n’est-ce pas ?

— Où est la différence ? Vous n’éprouviez que de la peur. Ne pouvez-vous comprendre, fit Osden, exaspéré, élevant la voix, pourquoi je vous déteste, pourquoi vous me détestez tous ? Ne pouvez-vous voir que je retransmets tout affect négatif, agressif que vous avez senti envers moi depuis notre première rencontre ? Je vous rends votre hostilité, merci bien. En légitime défense. Comme Porlock. C’est de la légitime défense, bien que ce ne soit qu’une technique que j’ai acquise pour remplacer mon premier système de défense, qui était de me séparer totalement des autres dans ma forteresse. Malheureusement, cela crée un circuit fermé, qui s’entretient lui-même, se renforce. En face de moi, votre réaction, au début, a été l’antipathie instinctive qu’on ressent envers un infirme ; à présent, bien entendu, c’est de la haine. Comprenez-vous ce que je veux vous dire ? L’esprit-forêt, là-bas, ne transmet que de la terreur en ce moment, et le seul message que je puisse lui envoyer est la terreur, parce que je ne puis éprouver que de la terreur quand j’y suis moi-même exposé.

— Que faire, alors ? demanda Tomiko.

— Installer le camp ailleurs, répliqua promptement Mannon. Sur un autre continent. S’il y a des esprits-plantes là-bas, ils seront lents à prendre conscience de nous, comme celui d’ici. Ils ne nous remarqueront même peut-être pas.

— Quel soulagement, dit sèchement Osden. Les autres le considéraient avec une nouvelle curiosité. Il s’était révélé à eux, ils l’avaient vu tel qu’il était, un homme impuissant, pris dans un piège. Peut-être avaient-ils compris, comme Tomiko, que le piège même, son égoïsme cruel et grossier, c’étaient eux qui l’avaient construit, pas lui. Ils avaient bâti la cage et l’y avaient enfermé, et comme un singe en cage, il leur jetait des ordures à travers les barreaux. Si, lorsqu’ils l’avaient connu, ils lui avaient offert la confiance, s’ils avaient été assez forts pour lui offrir l’amour, comment eût-il été à leurs yeux ?

Aucun n’eût pu le faire, et il était trop tard à présent. Avec du temps, et dans la solitude, Tomiko eût pu éveiller en lui des résonances, parvenir à un échange de sentiments, une confiance mutuelle, une harmonie. Mais le temps manquait, ils avaient leur travail à terminer. Il ne leur était plus permis de cultiver une si grande chose, et il leur fallait se contenter de sympathie, de pitié, menue monnaie de l’amour. De ce peu, Tomiko avait tiré des forces, mais ce n’était pas assez pour lui. Elle pouvait voir à présent sur son visage d’écorché que leur curiosité, leur pitié n’éveillaient en lui qu’une violente rancune.

— Allez vous étendre, votre blessure saigne de nouveau, dit-elle et il lui obéit.

Le lendemain matin, ils plièrent bagages, firent fondre le hangar et le bâtiment d’habitation en plastique. Le Gum s’envola, n’utilisant que ses moteurs à réaction et ils l’emmenèrent de l’autre côté du Monde 4470, survolant les terres vertes et rouges, les nombreuses mers d’un vert profond. Ils avaient choisi un endroit, le moins dangereux possible, sur le Continent G. Une prairie de vingt mille kilomètres carrés couverte de graminiformes ondulant au vent. Pas de forêt à moins de cent kilomètres du camp, ni arbres solitaires ni bosquets sur la plaine. On n’y trouvait de « plantes » qu’en vastes colonies d’une seule espèce, qui ne se mêlaient jamais, à part certains saprophytes et des porteurs de spores minuscules et partout répandus. L’équipe couvrit de matière plastique des éléments préfabriqués et au soir de la journée de trente-deux heures, elle était déjà bien installée dans son nouveau camp. Eskwana dormait toujours et Porlock était bourré de sédatifs, mais à part cela, tout le monde était gai. On respire, ici, disaient-ils.

Osden se leva, marcha d’un pas chancelant jusqu’à la porte, s’appuya contre l’encadrement et regarda, dans le crépuscule, l’étendue indistincte de la plaine couverte d’herbes ondulantes, qui n’étaient point des herbes. Le vent apportait une faible et douce odeur de pollen. Il n’y avait d’autre bruit que l’immense et mélodieux sifflement du vent. L’empathe pencha un peu sa tête bandée, resta un long moment immobile. La nuit tomba. Les étoiles s’allumèrent, lumières aux fenêtres de la lointaine maison de l’Homme. Le vent s’était tu. Il n’y avait aucun bruit. Il écoutait.

Haito Tomiko écouta aussi pendant la longue nuit. Étendue immobile, elle entendit le sang dans ses artères, la respiration des dormeurs, le souffle du vent, le flux du sang dans ses veines, les rêves qui approchaient, l’immense murmure des étoiles qui s’accroissait comme mourait lentement l’univers, le bruit de la mort en marche. Repoussant les couvertures, elle sortit du lit, fuyant la solitude de la minuscule cabine. Seul Eskwana dormait. Porlock, étendu, dans sa camisole de force, délirait doucement dans son obscure langue maternelle. Olleroo et Jenny Chong jouaient aux cartes, le visage fermé. Poswet To était dans l’alcôve thérapeutique, tous appareils branchés. Asnanifoil dessinait un mandala, le Troisième Schéma des Nombres Premiers. Mannon et Harfex étaient assis à côté d’Osden.

Elle changea les pansements d’Osden. Là où elle n’avait pas eu à les raser, ses cheveux plats, roussâtres semblaient bizarres. Ils étaient striés de blanc, à présent. Ses mains tremblaient en travaillant. Personne n’avait dit un mot.

— Comment la peur peut-elle être ici aussi ? dit-elle, et sa voix parut terne, une fausse note dans le terrible silence de la nuit végétale.

— Il n’y a pas que les arbres. Les herbes, elles aussi…

— Mais nous sommes à douze mille kilomètres du premier camp. Il est de l’autre côté de la planète.

— C’est un tout, dit Osden. Ce n’est qu’une énorme pensée verte. Combien de temps faut-il à une pensée pour aller d’un côté de votre cerveau à l’autre ?

— Cela ne pense pas, dit Harfex, d’une voix morne. Ce n’est qu’un réseau d’opérations. Les branches, les épiphytes, les racines avec ces nœuds de jonction entre les individus, tous doivent être capables de transmettre des impulsions électrochimiques. Ce ne sont donc point, à proprement parler, des plantes individuelles. Le pollen même fait partie du système de liaison, sans aucun doute, une sorte de sensibilité portée par le vent, reliant les continents par-dessus les mers. Mais cela est inconcevable. Que toute la biosphère d’une planète soit un seul réseau de communication, sensible, dépourvu de raison, immortel, isolé…

— Isolé. C’est cela, dit Osden. Voilà d’où vient la peur. Ce n’est point parce que nous sommes mobiles ou destructeurs, mais simplement parce que nous sommes. Nous sommes autres. L’autre n’a jamais existé ici.

— Vous avez raison, murmura Mannon, cela n’a pas d’égaux ni d’ennemis, aucun rapport avec autre chose que soi. C’est un. Seul. À jamais.

— Mais alors, quelle est sa fonction quant à la survivance des espèces ?

— Peut-être n’en a-t-il aucune. Pourquoi cette téléologie, Harfex ? N’êtes-vous pas Hainien ? La complexité n’est-elle pas la mesure de la joie éternelle ?

Harfex ne mordit pas à l’hameçon. Il avait l’air malade.

— Nous devrions partir, quitter ce monde, dit-il.

— Vous savez à présent pourquoi je veux toujours sortir, m’éloigner de vous, dit Osden avec une sorte de cordialité morbide. C’est désagréable, n’est-ce pas, la peur de l’autre ? Si seulement c’était une intelligence animale. Je communique avec les animaux. Je m’entends avec les cobras et les tigres. Une intelligence supérieure vous donne l’avantage sur eux. On aurait dû m’utiliser dans un zoo, pas dans une équipe humaine… Si seulement je pouvais communiquer avec cette stupide pomme de terre, que le diable l’emporte. Si ce n’était pas si écrasant… Je reçois toujours autre chose que la peur, vous savez. Et avant que cela ne s’affole, il y avait… une sorte de sérénité. Je n’ai pas pu le comprendre alors, je ne me suis pas rendu compte de sa grandeur. Après tout, connaître le jour et la nuit et les vents et les accalmies tout ensemble, et les étoiles de l’hiver et celles de l’été. Avoir des racines, et pas d’ennemis. Être entier. Comprenez-vous cela ? Pas d’invasion. Pas d’autre. Être un tout…

À l’entendre, Tomiko se dit qu’il n’avait jamais vraiment parlé auparavant.

— Mais contre cela vous êtes sans défense, Osden, dit-elle. Votre personnalité a déjà changé. Vous êtes vulnérable. Nous ne deviendrons peut-être pas tous fous, mais vous perdrez certainement la raison si nous restons.

Il hésita, leva les yeux vers Tomiko, et la regarda en face pour la première fois. Un long regard calme, transparent comme de l’eau.

— À quoi cela m’a-t-il servi d’être sain d’esprit ? demanda-t-il d’un ton moqueur. Mais il y a tout de même du vrai dans ce que vous dites, Haito.

— Nous devrions partir, marmonnait Harfex.

— Si je cédais, pourrais-je communiquer ? murmura Osden d’un ton rêveur.

— Par « céder », dit rapidement Mannon de sa voix nerveuse, j’imagine que vous entendez cesser de renvoyer l’information empathique reçue de l’entité-plante, cesser de rejeter la peur, l’absorber. Ou cela vous tuera sur-le-champ, ou cela vous ramènera au total détachement de la réalité extérieure, à l’autisme.

— Pourquoi ? Son message est refus. Mais mon salut est le refus de ce refus. Je suis intelligent. Cela ne l’est pas.

— Mais voyez le rapport des forces. Que peut un seul cerveau humain contre quelque chose d’aussi vaste ?

— Un seul cerveau humain peut percevoir une structure à l’échelle des étoiles et des galaxies, et l’interpréter comme amour, dit Tomiko.

Le regard de Mannon alla de l’un à l’autre. Harfex ne dit mot.

— Ce serait plus facile dans la forêt, dit Osden. Qui veut m’emmener là-bas ?

— Quand ?

— Tout de suite. Avant que vous ne vous effondriez tous, ou deveniez fous furieux.

— Moi, fit Tomiko.

— Personne n’ira, dit Harfex.

— Je ne peux pas, bredouilla Mannon, j’ai… j’ai trop peur. Je ne saurais pas piloter l’hélijet, on s’écraserait au sol.

— Emmenons Eskwana. Si je réussis, il pourra servir de médium.

— Acceptez-vous ce plan du Senteur, Madame la Coordinatrice ? demanda cérémonieusement Harfex.

— Oui.

— Je le désapprouve, mais je vous accompagnerai.

— Je crois que nous sommes obligés de le faire, Harfex, dit Tomiko, regardant Osden, dont le visage, ce masque blanc, si laid, était transfiguré, aussi fervent que celui d’un amant.

Olleroo et Jenny Chong jouaient aux cartes pour détourner leurs pensées de leurs lits hantés, de leur terreur grandissante, et elles bavardaient comme des enfants effrayés.

— Mais cette chose, elle est dans la forêt, elle va se jeter sur vous.

— Vous avez peur du noir ? fit Osden, d’un ton moqueur.

— Mais regardez Eskwana, et Porlock, et même Asnanifoil.

— Cela ne peut pas nous faire de mal. C’est une impulsion passant par les synapses, le vent à travers les branches. Ce n’est qu’un cauchemar.

Ils s’envolèrent dans l’hélijet. Eskwana était toujours couché en rond, profondément endormi sur le siège arrière. Tomiko pilotait, Harfex et Osden, silencieux, guettant l’apparition de la sombre ligne de la forêt sur l’étendue grise et floue de la plaine éclairée par les étoiles. Ils atteignirent la ligne noire, la traversèrent. Au-dessous d’eux, il n’y avait plus que ténèbres.

Elle chercha un atterrissage, volant à basse altitude, bien qu’elle dût lutter contre une folle envie de voler très haut, de s’éloigner au plus vite de la forêt. L’énorme vitalité de ce monde-plante était beaucoup plus sensible dans les bois, et son affolement déferlait en immenses vagues sombres. On apercevait une tache plus pâle, le sommet nu d’une butte s’élevant un peu au-dessus de la plus haute des formes noires qui l’entouraient, les non-arbres, les enracinés, les parties du tout. L’hélijet atterrit un peu brusquement dans une clairière. Sur le manche à balai, les mains de Tomiko glissaient comme enduites de savon.

Autour d’eux se dressait la forêt, ténébreuse dans l’obscurité. Tomiko se fit toute petite sur son siège, et ferma les yeux. Eskwana gémit dans son sommeil. Harfex respirait avec difficulté, bruyamment, et se tint raide, immobile même quand Osden passa le bras devant lui pour ouvrir la portière.

Osden se leva ; son dos et sa tête enveloppée de pansements se voyaient à peine à la faible lueur des lampes du tableau de bord quand il se pencha, s’arrêta un moment dans l’encadrement de la porte.

Tomiko tremblait, elle ne pouvait lever la tête. Non, non, non, non, murmurait-elle, non, non non.

Osden bougea brusquement, silencieusement, sauta à bas de l’appareil et disparut dans les ténèbres.

Je viens ! dit une grande voix qui ne fit aucun bruit.

Tomiko hurla, Harfex toussa, il parut essayer de se mettre debout, mais n’y arriva pas.

Tomiko se replia sur elle-même, se concentra sur l’œil aveugle de son ventre, le centre de son être, et à l’extérieur il n’y avait plus que la peur.

Elle cessa.

Tomiko leva la tête, desserra lentement les poings, s’assit bien droite. La nuit était sombre, les étoiles brillaient au-dessus de la forêt. Il n’y avait rien d’autre.

— Osden, dit-elle, mais elle ne put que murmurer. Elle parla de nouveau, à voix haute, une sorte de coassement de jeune grenouille. Il n’y eut pas de réponse.

Elle se rendit alors compte qu’il était arrivé quelque chose à Harfex. Elle essayait de trouver sa tête dans l’obscurité, car il avait glissé de son siège, quand, brusquement, dans le calme absolu, une voix parla, venant de l’arrière de l’appareil, plongé dans les ténèbres.

— Bon, dit-elle.

C’était la voix d’Eskwana. Tomiko alluma les lumières du bord et vit l’ingénieur endormi, couché en rond, une main couvrant à demi sa bouche. La bouche s’ouvrit et parla.

— Tout va bien, dit-elle.

— Osden…

— Tout va bien, dit la voix douce sortant des lèvres d’Eskwana.

— Où êtes-vous ?

Silence.

— Revenez !

Le vent se levait.

— Je reste ici, dit la voix douce.

— Vous ne pouvez pas rester.

Silence.

— Vous seriez seul, Osden.

— Écoutez. La voix était faible, indistincte, comme si elle se perdait dans le bruit du vent. Écoutez, je veux votre bien.

Elle l’appela encore, mais plus rien ne répondit. Eskwana était immobile, Harfex plus encore.

— Osden ! cria-t-elle, se penchant par la porte, dans l’obscurité, le silence où frémissait le vent de la forêt d’être. Je reviendrai. Il faut que je ramène Harfex au camp. Je reviendrai, Osden.

Silence. Bruissement du vent dans les feuilles.

À huit, ils terminèrent l’exploration du Monde 4470 qu’on leur avait demandé de faire. Cela leur prit quarante et un jours. Au début, Asnanifoil et l’une des femmes allèrent chaque jour dans la forêt, à la recherche d’Osden, autour de la butte nue. Bien que Tomiko ne fût pas absolument sûre de la butte sur laquelle ils avaient atterri cette nuit-là, au cœur du tourbillon de la terreur. Ils laissèrent tout ce qui pourrait être utile à Osden, de la nourriture pour cinquante ans, des vêtements, des tentes, des outils. Ils cessèrent leurs recherches. Il n’y avait aucun moyen de retrouver un homme seul, qui se cachait – s’il en avait envie – dans ces labyrinthes interminables, ces corridors obscurs, aux enchevêtrements de lianes inextricables, au tapis de racines. Ils eussent pu passer à un mètre de lui sans le voir.

Mais il était là-bas, dans la forêt, car il n’y avait plus de peur.

Tomiko, personne raisonnable et qui attachait d’autant plus de valeur à la raison qu’elle venait de traverser une intolérable expérience, dans son contact avec le sans-esprit immortel, Tomiko, donc, essaya de comprendre rationnellement ce qu’avait fait Osden. Mais les mots échappaient à la raison. Il avait pris en lui la peur et, l’acceptant, l’avait transcendée. Il avait abandonné son moi à l’étranger, capitulation sans conditions, qui ne laissait point de place au mal. Il avait appris l’amour de l’Autre, et par là lui avait été donnée l’intégralité de son être. Mais ce n’était pas là le vocabulaire de la raison.

Les membres de l’équipe marchèrent sous les arbres, à travers de vastes colonies de vie, entourés par un silence rêveur, un calme songeur, qui avait à demi conscience de leur présence et y était totalement indifférent. Il n’y avait pas d’heures, la distance importait peu. Si nous avions assez d’espace et de temps… La planète tournait entre la lumière du soleil et la grande nuit. Les vents de l’été, les vents de l’hiver portaient un fin pollen pâle à travers les mers calmes.

Le Gum rentra après bien des explorations, des années et des années-lumière, à ce qui avait été plusieurs siècles auparavant Smeming Port, sur Pesm. Il y avait encore des hommes là pour recevoir (incrédules) les rapports de l’équipe, et pour enregistrer les pertes : le Biologiste Harfex, mort de peur, et le Senteur Osden, laissé là-bas comme colon.

Traduit par Claude Saunier.

Vaster than empires and more slow.

Tiré de *Le livre d’or de la science-fiction, Ursula Le Guin*, édité par Gérard Klein (1978)